

Tous contre Al-Jazeera, oui mais...

Ce qu'il y a de positif avec les pannes d'internet, et ne croyez pas que j'en redemande, c'est qu'elles vous permettent de faire autre. Si tant est que vous soyez parvenus, bien sûr, à surmonter votre frustration et à venir à bout de la pile de journaux papier que vous êtes obligés de parcourir. Cette transhumance forcée qui n'a rien à voir avec les migrations libyennes, femmes et enfants gâtés réunis, vers Djanet, vous donne nécessairement l'opportunité de regarder ailleurs. Ce que j'ai fait, comme vous pouvez le constater : d'abord, cette guéguerre déclenchée sur Facebook contre la chaîne qatarie Al-Jazeera. Merci, chers confrères, de bien vouloir ouvrir les yeux sur le rôle néfaste de cette télé, aussi ordinaire qu'aurait pu l'être Radio Goebbels. J'ai toujours dit tout le mal que je pensais de cette chaîne et de son jeu de «la barbachette» animé par le tandem maître-élève, formé par Karadhaoui et Bengana. Je suis donc à l'aise pour m'étonner, à loisir, de cette soudaine vague d'hostilité contre la chaîne du Qatar et contre son émir. Je peux comprendre qu'on en veuille à Karadhaoui, pour cause de rupture unilatérale de liens du mariage sacré, mais ce déploiement ne me dit rien qui vaille. Il ressemble trop à ces campagnes où l'on s'égosille à vilipender l'ennemi de l'instant, qui peut avoir été l'ami d'hier, et qui sera peut-être le frère de demain, sait-on jamais. Je sais aussi ce que l'on doit à l'hôte, surtout quand il ne fait que passer comme tous les autres, mais je doute que ce soit la meilleure façon de rendre

hommage à Aïcha et à sa fille, Safia, dont on est toujours sans nouvelles du père.

Cette levée en masse, cette fureur iconoclaste et ces tirs à vue ressemblent trop à une riposte orchestrée. Que Bouteflika ait aimé Karadhaoui et le Qatar et qu'il ne les aime plus, c'est son affaire, mais qu'il aime encore assez Kadhafi pour faire des gestes «humanitaires» à l'égard de sa suite, je crois que nous avons notre mot à dire. Quant aux appels à la démission, lancés par des internautes, heureux connectés⁽¹⁾, aux journalistes algériens employés par Al-Jazeera, ils suent la mauvaise foi. Si ces confrères migrent vers Al-Jazeera, c'est qu'on leur offre de meilleures conditions de salaire, de travail et de vie. Que diable ! On ne va pas leur reprocher de vouloir vivre mieux alors que d'autres affichent sans vergogne leur soudaine richesse, sous le label «Fadhli Rabbi». Chers confrères qui êtes à Al-Jazeera, restez-y même si cela vous gêne aux entournures, ne cédez pas à cette fièvre nationaliste, jamais spontanée et toujours équivoque ! Ne démissionnez que si vous trouvez mieux, et n'espérez pas que ce soit en Algérie, où l'ouverture sera probablement plus encadrée et plus contrôlée que là où vous êtes, tout en restant très hypothétique. Quand Ouyahia vous parle d'ouverture, en agitant la main droite, surveillez bien sa main gauche, celle qui tient le cadenas.

Ceux qui nous mentent à longueur de jour et d'année connaissent, toutefois, nos points faibles principaux : une religiosité fébrile et aveugle connectée, si je puis

dire, à un nationalisme ombrageux et souvent frappé de cécité. C'est pour cela qu'ils nous donnent à voir et à lire à profusion des discours et des œuvres frappés de ce sceau indélébile⁽²⁾. On sait, pour l'avoir lu et entendu, que les productions cinématographiques et télévisuelles sont soumises à un «cahier des charges» draconien. Ainsi, le réalisateur est-il tenu d'éviter de montrer et même de suggérer que le terrorisme existe encore, même dans sa version résiduelle officielle. On ne manque pas aussi de vous laisser entendre qu'il est de bon ton que des policiers fassent la prière du «Asr» dans la mosquée du village où ils enquêtent. Sous la plume verte d'un apprenti scénariste, soucieux de nouvelles «vérités» historiques, n'avons-nous pas vu un héros de la révolution en imam conduisant la prière ? Comme le hidjab fait désormais partie des «constantes nationales», il est plus que recommandé de lui faire plus de place à l'écran. Toutes les vedettes de la télévision et du cinéma qui se sont voilées vous le diront : elles ont mené une lutte acharnée, et même au corps à corps, avec le diable, et elles l'ont finalement terrassé, selon l'expression consacrée.

Dans ce domaine, nous passons notre temps à critiquer les Egyptiens tout en copiant tous leurs travers et même en reprenant les expressions de leur parler populaire. Les Egyptiens qui nous ont offert ces derniers jours, sur une de leurs nombreuses chaînes, la rediffusion de *Nida al-kiraouane* (L'appel du courlis)⁽³⁾ en rajoutent encore. Aujourd'hui, lorsqu'un acteur prononce la formule consacrée

en guise d'aveu d'impuissance, «La Illah Illa Allah», celui qui lui donne la réplique doit ajouter : «Mohamed Rassoul Allah». Même si cela est hors sujet. Les Egyptiens ont un autre péché mignon, et il est incurable : celui de croire qu'ils sont les meilleurs en tout. C'est un peu vrai, mais il y a des jours où ils exagèrent : c'est le cas lorsque leurs journaux annoncent en grosses manchettes qu'un de leurs chercheurs a découvert un remède miraculeux contre le cancer. Puis, au fil des jours, on oublie le «chercheur» et sa découverte, attiré par d'autres informations à sensation ou d'autres événements plus dramatiques. Cependant que la chaîne publique Nile TV pousse le nationalisme jusqu'à la dérision en offrant à notre admiration le «combat d'un Egyptien contre un lion». On voit, en effet, dans une cage un «dompteur» égyptien armé d'un trident et d'un filet, essayant de sortir un lion de son apathie. L'animal décharné fait peine à voir tant il semble las et résigné à son sort. A force de taquiner le vieux lion, le «dompteur» réussit à lui soutirer un miaulement, remplacé vraisemblablement par un rugissement plus convaincant au montage. Puis, le héros quitte la cage laissant l'ombre du félin retourner à sa sieste. La foule autour de la cage pousse des cris de joie et lance des «Allah Akbar» d'allégresse. Que voulez-vous ? On s'offre les victoires qu'on peut. Et à ce niveau, la révolution du 25 janvier n'a rien changé. A moins que l'on considère comme une victoire militaire le fait de hisser le drapeau égyptien sur le mât de l'ambassade d'Israël au Caire.

A. H.



Par Ahmed Halli
halliahmed@hotmail.com

(1) J'ai apprécié ce mot délicieux du ministre français de l'Intérieur qui a affirmé que les services ne mettaient pas les journalistes sur écoute, mais procédaient à des «repérages». Si nos services concernés avaient la bonté de me considérer comme un dangereux opposant et d'effectuer des «repérages» sur ma ligne, je suis sûr que j'aurais moins de pannes d'internet.

(2) Ce qui me rappelle la fameuse plateforme des «Archs», scellée de façon définitive en son tombeau, avec des animateurs aussi muets aujourd'hui qu'ils ont été diserts à la belle époque.

(3) L'un des plus beaux rôles, sinon le plus beau, de Faten Hammama. Réalisé en 1959 par Henry Barakat, d'après l'œuvre de Taha Hussein, ce film est considéré comme l'un des tout premiers chefs-d'œuvre du cinéma égyptien.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com
hlaalam@gmail.com



Oublier, c'est enterrer une seconde fois, mais sans les honneurs !

Fin de la visite en Algérie d'Arnaud Montebourg. Qu'est-ce que j'apprécie chez cet homme ?

Sa femme !

J'ai suivi comme beaucoup de monde les cérémonies commémorant les dix années nous séparant désormais des attentats de New York et de Washington, aux Etats-Unis. Je ne suis pas particulièrement fan des pierres tombales, des caveaux funéraires, des stèles commémoratives, du marbre précieux et des discours sans fin. Mais en même temps, en voyant hier comme le marbre était lisse à Ground Zero, comme les tons du monument édifié à la place des deux tours rendaient toute la dramatique résolution d'une nation à relever le défi lancé par les tango, je n'ai pu m'empêcher d'avoir un pincement fort au cœur. Un malaise profond. Une gêne douloureuse. Un sentiment nauséux de trahison. Je le répète, pour qu'il n'y ait aucune confusion possible : je ne suis pas adepte des cimetières «hollywoodisés». Ce qui ne m'empêche pas de penser que nous ne méritons pas, quelque part, nos martyrs de la guerre contre le GIA, l'AIS, le GSPC et Aqmi. Au fil des années, nous les avons enterrés, comme à la va-vite, comme pour mieux refermer une porte qui n'au-

rait jamais dû être ouverte, et nous avons entamé l'implacable travail... d'oubli. Bien sûr que les peuples de la planète n'ont pas forcément la même façon d'honorer leurs victimes, leurs morts. Mais mon Dieu, je trouve que le jour commémorant la mort de Djaout, Belkaïd, Bengana et tous les autres ne devrait pas être un jour comme les autres, un moment volé aux heures de travail par une poignée de fidèles qui se recueillent en petits comités au bord des tombes pour défier la poussière. J'aurais tant souhaité qu'au-delà de la mort, un monument aux martyrs de la décennie rouge soit élevé assez beau, assez haut, assez présent, assez imposant et assez réinvesti de vie année après année pour faire la nique aux égorgés de mémoire, aux enfumeurs de traces et aux croque-martyrs qui nous obligent presque aujourd'hui à aller en catimini rendre hommage à nos héros de la seconde guerre d'Algérie. J'ai vu des enfants new-yorkais égrener avec conviction les noms des 3 000 victimes des deux tours et du Pentagone. Combien d'écoles algériennes ont-elles organisé une «sortie» à Bentalha, pour expliquer ce qui s'y est passé ? Une question, parmi beaucoup d'autres, en cette rentrée scolaire. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.